

HISTOIRE D'UNE PIPE.

CHAPITRE XXIV.

Tout est perdu fors l'honneur.

L'avant-garde du roi, composée d'épais bataillons d'Allemands des bannières noires, échelonnées sur les collines qui fermaient la clairière, s'appuyait par sa droite à l'artillerie et par sa gauche sur un corps de cinq mille Suisses.

En avant de ces bandes, La Palisse, le plus ancien des maréchaux, et le duc d'Alençon, frère du roi, avaient déployé dans la plaine un corps de cinq cents grosses lances.

Les Italiens, les Allemands royaux et deux mille Suisses formaient, sur la même ligne que les Allemands des bannières noires, le corps d'armée, complété par plusieurs compagnies de routiers, gascos, francs-taupins et piétons français. Enfin, un peu en arrière de l'escadron d'avant-garde, on apercevait un brillant escadron, d'au moins deux mille grosses lances, commandé par le roi de France, qu'il était aussi facile de reconnaître de loin à sa splendide armure, qu'au panache blanc qui, de son casque, auquel une salamandre servait d'aigrette, retombait jusque sur la croupe de son cheval. Armé d'une forte lance, dont les ailes étaient damasquinées et la lampe revêtue de velours cramoyé, qu'il maniait avec une vigueur et une adresse sans pareille, François Ier galopait sur le front de son armée, suivi de la plus belle escorte de chevaliers qui jamais se fussent trouvés en bataille, et de grands seigneurs, parés comme pour les joutes courtoises d'un tournoi.

A la vue des impériaux le roi tourna bride pour regagner son poste ; l'action commença aussitôt par une vive canonade qui éclata sur la droite et dont les boulets allaient frapper de plein vol les impériaux, massés près du mur d'enceinte.

Il n'y avait plus à hésiter. Les tambours battirent et les Espagnols s'élançèrent au pas de course pour traverser la plaine et gagner Mirabelle, en même temps que le marquis de San Angelo mettait ses cheveu-légers au grand trot.

Jacques Gaillot avait prévu cette manœuvre. La cavalerie italienne, labourée par les boulets et la mitraille, qui fauchaient des rangs entiers, recula en désordre et vint se réformer à l'abri du petit bois.

Plus braves et plus heureux, les Espagnols, quoique à demi-détruits par le feu, avaient réussi à gagner le vallon de Mirabelle et s'y étaient logés. Pescara, pensant le moment arrivé, se lança à son tour avec ses Allemands et quelques pièces d'artillerie légère, qu'il espérait pouvoir mettre en position, sur le flanc de l'armée royale.

Le feu terrible de l'ennemi, les difficultés du terrain ne l'effrayaient pas. Les soldats, entraînés par son exemple, s'élançèrent après lui. Un ruisseau leur barre le passage, ils le traversent, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et parviennent enfin au vallon, poursuivis, la lance dans les reins, par un escadron français qui, sans leur donner le temps de se servir de trois pièces de canon, les seules qui n'eussent pas été démontées, s'en emparent, les déchargent sur les fuyards, au cri de vive le roi, et se retirent, ne pouvant, à cheval, pénétrer dans le bois.

En ce moment arriva un lieutenant de Lannoy, pour dire à Pescara que la bataille était perdue, qu'il s'enfermât dans Mirabelle avec les Espagnols, pendant que les impériaux se retireraient.

— Allez, au contraire, avertit le général que le moment décisif est arrivé, répondit l'intrépide Pescara.

L'aide-camp repartit au galop, suivi de deux ou trois cavaliers. A peine débouche-t-il dans la clairière qu'un boulet le coupe en deux et jette mort un de ceux qui l'accompagnent. Un seul rejoignit, sain et sauf, le gros de l'armée. Ce cavalier était André qui, plus que jamais, demeura convaincu de l'excellence de son talisman.

Lannoy avait perdu toute confiance. Toutefois, en entendant la réponse de son collègue, il envoya avertir les autres généraux, fit le signe de la croix et, s'armant d'une lance, commença à marcher contre les escadrons français.

Le duc de Bourbon, seul, leva les mains au ciel avec joie, comme pour remercier Dieu qui lui donnait l'occasion de se venger.

Le corps d'armée, l'avant-garde et les cheveu-légers s'ébranlèrent en même temps.

Avant d'en venir aux mains, il fallait cette fois traverser dans toute sa longueur la terrible clairière. Jacques Gaillot, du haut de son éminence, surveillait les mouvements des impériaux. Encore quelques instants et sa redoutable artillerie qui faisait, dit un témoin, voler bras et têtes, allait, à elle seule, détruire l'armée de Charles-Quint, sans qu'il en coûtât une seule goutte de sang français. L'impudence du roi fit tout manquer.

— Puisque ces gens viennent nous chercher, s'écria-t-il, épargnons-leur du chemin, et aussitôt donnant ordre à La Palisse de faire charger l'avant-garde et aux bataillons allemands d'avancer, il fondit, la lance en arrêt et suivi de sa brillante escorte, sur les cheveu-légers du marquis de San Angelo.

Ce mouvement, en masquant une partie des canons, contraria les savantes dispositions du sénéchal d'Armagnac. Le connétable de Bourbon en profita pour lancer ses lansquenets, qui eussent cependant été écrasés, si les Allemands des bannières noires, en s'avançant à leur rencontre, n'eussent achevé de paralyser l'artillerie, qui ne put plus tirer un seul coup.

Les deux masses se précipitèrent l'une sur l'autre, et ces hommes, du même pays, sous les ordres de deux princes français, les ducs de Bourbon et de Lorraine, s'égorgeaient avec un incroyable acharnement.

Il y eut un moment terrible. C'est là, s'écrie un historien espagnol, qu'on aurait pu voir une mêlée d'où bien des chevaux s'échappaient sans cavaliers. Le choc des armes, le tumulte des combattants, dont les uns criaient : France ! France ! St. Denis ! et les autres : Espagne ! Espagne ! étaient tels qu'on eût dit qu'en cette bataille se heurtait la chrétienté tout entière.

Les Allemands des bannières noires, pressés par les lansquenets, soutenus par la division d'Alascon, furent presque anéantis.

Sur un autre point, la grosse cavalerie française poussait vivement l'avant-garde espagnole. Le marquis de Pescara, la voyant sur le point d'être rompue, envoya le capitaine Guésada, avec deux cents arquebusiers, pour la soutenir. Ils se jetèrent intrépidement dans la mêlée, tirant à bout portant sur tous les cavaliers qui ne portaient pas l'écharpe blanche.

Les chevaux français n'étaient pas habitués à ce genre de combat ; le bruit des détonations, l'odeur de la poudre, les éclairs soudains qui jalissaient des arquebuses, jetèrent parmi eux un inexprimable désordre. Fous de terreur ils se cabraient, renversaient leurs cavaliers ou les emportaient avec eux.

Un grand nombre de seigneurs périrent dans cette mêlée. De ce nombre furent Bonnavet et le maréchal de La Palisse ; bon nombre d'autres furent pris.

L'acharnement des combattants était extrême. Les généraux donnaient l'exemple et payaient de leur personne. Le courage du duc de Bourbon allait jusqu'à la furie. Dès le commencement de l'action il s'était jeté au milieu des escadrons, frappant de droite et de gauche et poussant son cheval au plus épais, dans l'espoir de se mesurer avec le roi. Sa lance ruisselait de sang français et son armure en était teinte.

François Ier était loin de là. Après avoir rompu les cheveu-légers et traversé, en les renversant, plusieurs lignes de piquiers, il avait, d'un coup de lance en plein visage, désarçonné le marquis de San Angelo, et s'acharnait à la poursuite d'un gros de fuyards, qu'il croyait être l'armée entière.

André, qu'il se laissait ainsi emporter, la grosse cavalerie, arquebusée par les Espagnols, lâ-

chait pied et jetait, en fuyant, le désordre dans les rangs de l'infanterie.

Jusqu'alors cependant la victoire était incertaine. Les Suisses, sur lesquels le roi comptait le plus, n'avaient pas encore donné et l'artillerie, réduite momentanément à l'impuissance, pouvait encore rendre de grands services.

La lâcheté des Suisses fut, après l'imprudence du roi, la vraie cause du désastre. Ils laissèrent, sans les secourir, écraser les bataillons allemands et, se voyant menacés à leur tour, reculèrent sans combattre.

François Ier revenait en ce moment de la poursuite de l'escadron qu'il avait enfoncé. Il vit son aile droite anéantie, sa grosse cavalerie en désordre et ses Allemands qui fuyaient. " Mon Dieu, qu'y a-t-il donc ? " s'écria-t-il avec un douloureux étonnement. Et se dirigeant au galop du côté des Suisses en brandissant son épée, car sa lance s'était brisée, il essaya de les faire avancer. Ceux-ci obéirent de mauvaise grâce ; mais accueillis par la fusillade des arquebusiers, ils se replièrent sur les Italiens, laissant seule l'artillerie, qui tomba aussitôt au pouvoir d'une troupe d'aventuriers débandés.

Les Suisses s'étaient arrêtés de nouveau, comme honteux de déserter le combat sans même avoir baissé leurs lances. Leur hésitation ne fut pas longue ; sans écouter les supplications de leurs chefs, ils rejetèrent leurs piques sur leurs épaules et, tournant du côté du ruisseau, abandonnèrent le champ de bataille.

Presque en même temps retentirent, de l'autre côté de la plaine, des cris de victoire. C'était les soldats de la garnison assiégée qui faisaient une sortie et venaient joindre leurs efforts à ceux de leurs compagnons.

Le désastre était complet. Il semble qu'à la fin de cette journée le roi de France voulût réparer son incapacité comme général par sa valeur comme soldat. Au lieu de se retirer vers le pont du Tésin avec les Suisses, il préféra revenir dans la plaine où se battait encore, avec la fureur du désespoir, quelques groupes de gendarmes et de cavaliers.

A la vue de leur chef entouré d'une poignée de ces nobles, qui tous auraient pu, ce jour-là, ainsi que dans beaucoup d'autres batailles, écrire sur leurs écus à demi-brisés la fièvre devise des Châteaubriant : " Mon sang teint les bannières de France, " leur nombre de soldats se rallièrent et combattirent, non plus pour vaincre, mais pour mourir avec gloire.

Ce dernier engagement fut furieux. Accablés par le nombre sans cesse grossissant des assaillants, les chevaliers tombaient l'un après l'autre, laissant à chaque fois un vide que personne ne venait plus combler.

Demeuré presque seul, le roi se décida enfin à reculer, mais toujours en combattant. Peut-être eût-il pu s'échapper, si une balle n'eût brisé la jambe de son cheval, qui s'abattit. François Ier voulut se relever, il ne put en venir à bout, son pied était engagé dans l'étrier, et il n'y avait pas un homme d'armes pour l'aider à se relever. Personne cependant n'osait l'approcher, car il continuait à se défendre avec son épée.

En ce moment un lansquenet, écartant les assaillants, lui mit sa lance sur la poitrine en lui criant de se rendre.

— Je suis le roi, répondit François Ier, et je me rends à l'empereur.

Un soldat lui demanda son épée, qu'il tenait encore ferme avec son gantelet ensanglanté. Un troisième aventurier lui enleva la chaîne de Saint-Michel qu'il portait autour du cou. Alors seulement on songea à le relever, mais les arquebusiers et les lansquenets se disputaient l'honneur de sa capture, et dans la chaleur de la discussion des épées se levaient sur lui.

(A continuer.)